

Qu'est-ce qu'on regarde? Un lac ou une mer? On dirait un grand miroir. Les nuages passent dedans, et le soleil aussi.

Il y a au commencement quelque chose qui désoriente.

D'abord il a fallu passer par les montagnes. Les routes se raidissent, les moteurs ou les jambes chauffent. On sinue, on prend des virages; on ne sait plus bien où on en est. On ne voit rien, que des garrigues, des rochers. Puis tout à coup c'est là: vaste comme la mer qu'on croyait longer; fermé pourtant. Et lisse.

Tout à coup c'est là et on voit le ciel se refléter dans l'eau. Et on ignore comment c'est arrivé.

Qu'est-ce qui était là d'abord? Le ciel ou l'eau? La Genèse se garde bien de trancher: « l'esprit de Dieu planait sur les eaux » - alors il y avait aussi déjà le ciel, ou du moins l'air? Mais juste en même temps « Dieu créa le ciel et la terre ». Alors quoi? Qui a commencé? L'eau? Le ciel au-dessus? La terre autour? Ça n'avance pas le débat. Est-ce que les rives de l'étang sont là pour en faire un étang, ou alors est-ce l'eau qui s'est avancée ici pour remplir la terre? Qui a créé les contours du miroir? Et le miroir lui-même?

Il faudrait remonter plus loin que la mémoire. Parfois la connaissance est au-delà de ce dont on peut se souvenir. Il faudrait aller avant le temps des humains, contempler le monde d'avant notre monde. Alors on verrait la Durance ancienne dévalant le glacier qui s'étale jusqu'à Sisteron, et fonçant droit vers la mer. On verrait comment elle creuse ici un bassin, arrachant les roches tendres des massifs alentour, petit à petit, goutte par goutte, morceau par morceau. C'est long, très long; mais comme personne n'est là pour le contempler, cela passe plus vite. La Touloubre et l'Arc aident le travail, la roche se creuse, ça forme un genre de grand marais. Puis le temps se réchauffe, partout sur terre. La mer monte et un jour (la Durance n'est plus là depuis longtemps déjà, affaiblie petit à petit par la fonte du glacier elle a renoncé à se jeter dans la mer, mais nous n'avons rien vu, nous n'étions pas là) la mer déborde dans le grand marais, l'envahit, mélange son sel à l'eau douce et légèrement tourbeuse. Et voilà le miroir qui prend ses dimensions exactes.

Voilà: c'est l'étang de Berre. C'est une lagune. Il n'y a plus qu'à pêcher l'anguille et la palourde, alors nous voici. Le temps s'accélère. Bientôt il n'y aura plus qu'à importer le pétrole pour les avions, à lui construire des cuves, à couler un tarmac. Et puis à contempler le résultat, sans bien savoir ce qu'on regarde.

*

« Notre intention n'est jamais d'arriver précisément quelque part. On s'embarque, et on voit ce qui se passe. »

*

Pétrole ou palourde?

Pas tout le monde donne la même réponse.

Par exemple, si tu es un.e Celto-Ligure il y a 25 siècles, tu choisis la palourde sans hésiter. Tu cueilles ta palourde, tes palourdes, avec des moules, des coquillages, tu en prends un plein panier de canne tressée que tu as fabriqué l'hiver dernier, et tu remontes te faire un festin sur la cuesta de Vitrolles ou au Castellan, du côté d'Istres (mais dans ta langue tu ne dis pas Istres, ni Vitrolles), et tu bénis la vie et la nature fertiles comme une mère, MATRON dans le texte, gravé dans la roche en alphabet grec, profondément. Tu te casses le ventre avec les palourdes, et tu en échanges quand tu n'as plus faim contre des amphores marseillaises, des amphores dans lesquelles il y a du vin ou de l'huile, et tu bois le vin et l'huile après t'être repu.e de coquillages. La vie est belle. Tu n'en as rien à secouer du pétrole, d'ailleurs tu sais à peine que ça existe. Ça ne fait pas partie des choses bonnes que matrone nature t'offre à pleines mains. Tu bois l'eau pure qui coule des roches à Saint-Blaise et tu contemples l'immense lagune qui reflète le ciel.

C'est aussi ça la question: est-ce que tu regardes le ciel ou l'eau?

En fonction, ça change radicalement ton approche de la palourde. Et du pétrole.

Par exemple, si tu es Henri Fabre, ingénieur marseillais, fils d'armateurs, il y a cent ans, tu te dis que l'eau d'ici est parfaite pour accueillir l'amerrissage de ton prototype, l'hydro-aéroplane: l'eau est importante, mais vue du ciel. Tu aimes bien les palourdes, c'est pas la question, mais tu préfères la dorade, puis surtout les inventions technologiques et les défis qui vont avec. En l'occurrence il s'agit de faire décoller le prototype face au vent, comme n'importe quel aéroplane, mais de le faire atterrir sur l'eau. C'est ton petit défi personnel dont tu te délectes bien plus que des produits de la pêche. Il se trouve que l'eau de l'étang de Berre est parfaite pour le réaliser: elle est lisse, pas trop douce, sans grandes vagues; alors un beau matin tu te lances. Hop, tu décolles, hop, tu amerris. Applaudissements des descendants des

Celto-Ligures, des Phocéens, des Romains, hourras et bravos pour le progrès, cette affaire d'inventeurs audacieux. Or ce ne sont pas les palourdes qui te permettent d'inscrire ton nom dans la grande histoire des inventeurs audacieux qui partent à la conquête du ciel, d'Icare à Vinci et à Montgolfier, mais bien le pétrole. C'est lui qui fait tourner l'hélice connectée au moteur.

Et bientôt, très bientôt, on trouvera que justement, cette lagune est propice à faire venir le pétrole foré dans les terres conquises par la France de l'autre côté de la mer Méditerranée; on trouvera que c'est aussi un bon endroit pour faire décoller les avions, pas les hydravions (qui somme toute ne servent pas si souvent à quelque chose, Henri, il faut l'admettre et passer à la suite), non, les bons gros avions, ceux qui franchissent les mers et les océans par le ciel. Encore lui. Alors on construit une piste qui permet de profiter des courants d'air sur l'étang. On déverse du béton et du béton et de l'acier et encore du béton. Et puis on construit des raffineries, béton et acier sous d'autres formes, pour décharger le brut accaparé en Algérie ou en Irak, le transformer en combustible, en kérosène pour les bons gros avions. Tout cela fonctionne, fonctionne très bien. La nature est une vierge à prendre, pas une mère à honorer. Le pétrole est rentable, bien plus que les palourdes.

Pendant toute une période plus personne ne se préoccupe d'elles, fût-ce pour les engloutir voracement; pourtant de là où elles sont, la surface de l'eau est comme un ciel au-dessus d'elles. Quand elles regardent l'eau, elles voient le ciel. C'est toujours difficile de savoir ce qu'on regarde.

*

« Elle est belle, hein, ma lune? J'ai jamais vu la lune sur le port. »

*

Miroir ou mirage?

On connaît ces légendes, ces contes où le personnage passe de l'autre côté, dans le monde symétrique et inversé du reflet. Alors tout se renverse: la palourde se transforme en pétrole, la lagune devient une île, et en regardant bien, le ciel est-il dans son reflet ou au-dessus? Tout se duplique à l'infini, se transforme. Les villages perchés des vieux Celto-ligures ne sont plus symbole de sécurité mais d'échec; on s'étend dans la Crau autrefois maudite comme si c'était l'Eldorado. On arrête la poterie, on préfère la poudre noire. Les

joyeuses familles du dimanche, venues prendre l'air et l'eau dans les cabanes de canne, arrêtent de pêcher la palourde et l'anguille et deviennent des ouvriers acharnés à brûler, vapocracker, transformer le pétrole en plastique et le plastique en faux canards, pour attraper des vrais canards qui volent au-dessus de l'eau. Résultat: quand tu vois les canards, tu ne sais pas si ce sont des canards vivants ou des illusions de canards.

Tout est comme ça.

Ile ou archipel?

Les communes autour, Istres la militaire, Vitrolles la grande, Saint-Chamas la pittoresque, Berre l'étang l'administrative, Martigues enjambant le chenal élargi, approfondi au fur et à mesure qu'on a de nouvelles idées, Marignane et ses pistes, Miramas-le-vieux sur son rocher: chacune connectée aux autres par l'eau de l'étang, par les bateaux et par l'horizon; chacune en même temps tournée vers les cuestas et les baous, vers les sources hautes et les anciennes places fortes, chacune terrienne et non maritime. Chacune avec son port de plaisance en dépit de la violence de l'aménagement, rocade, échangeurs, pipelines, centrale, apprendre la planche à voile au milieu des usines. Tout se retourne perpétuellement en son contraire.

On dirait que le sens exact s'échappe toujours par la grâce d'une nouvelle image qui vient redupliquer toutes les autres, en inverser le sens.

Toi-même, qu'est ce que tu regardes quand tu regardes le ciel? le kite-surf ou la base aérienne? Le jeu ou la guerre? D'ailleurs, où es-tu au juste? Les méduses affirment l'Asie; les oiseaux parlent d'Afrique; le crabe bleu vient d'Amérique. Les humains vaquent, venus de tous les points du monde. Cette usine est japonaise. Cet enfant vient de Pologne. Le sorbet de la cabane du glacier est thaï. Et les humains eux-mêmes, quand ils se regardent vraiment dans le miroir, que voient-ils? Un barbouze écologiste. Une océanologue pro-tourisme. Un étranger xénophobe. Un pêcheur fan de plastique. Un peintre en plein air sur photographie. On en est tous là. On est tous tout ça à la fois.

L'eau douce, celle qui donne la vie, est ici celle qui étouffe tout.

Paradis toxique ou enfer magnifique?

Ce qui est sûr c'est que c'est un autre monde. Un monde clos, appelez-le Pamparigouste ou Pitchipoï, Perpète-la-ouf ou Wonderland, Wopwop ou Liliput. Comme vous voulez. Un monde de l'autre côté du miroir.

« Comme une maquette. Exactement comme une maquette. »

*

Avec le pétrole, outre faire tourner les moteurs des avions, on peut aussi fabriquer de nouvelles matières. Celles qu'on appelle vulgairement « plastique ». Le plastique, c'est peut-être la pierre philosophale dont ont rêvé les hommes pendant des siècles, cette mystérieuse substance capable de repousser les bornes de la vie humaine. Le plastique peut être souple, dur, opaque, transparent, résistant ou modulable, le plastique peut tout faire. Des filets de pêche et des bateaux, des murs et des fenêtres, des lunettes de soleil, des bouées, des caravanes et des tables de pique-nique, des sacs pour ramasser les coquillages, des canards illusionnistes, tout ce qu'il faut pour vivre ici et se mettre bien.

(On a même fait, il n'y a pas si longtemps, des maisons entières en plastique pour les ouvriers, à Fos. On avait importé des ouvriers afin de construire les raffineries pour le pétrole qu'on importait aussi. Un genre de pack : matières premières + main d'œuvre. On logea le pétrole dans des cuves, et les ouvriers dans les Tetrodon.)

On utilise ensuite tous ces objets, ils s'usent, on les jette ou on les perd par mégarde, on les oublie sur la plage. Ils se transforment en petits morceaux, très petits. Parfois invisibles. Et ils rejoignent la mer, comme tout ce qui meurt sur terre. Ils rejoignent aussi l'étang de Berre.

*

« C'est une lagune modèle. Elle concentre tous les enjeux mondiaux, et tous les types de pollution. »

*

Est-ce que les palourdes mangent des microplastiques? Sans doute. Nous aussi, d'ailleurs.

Les microplastiques sont moins denses que l'eau: logiquement, ils devraient flotter à la surface de l'eau, et alors on ne verrait plus vraiment

l'étang comme un grand miroir mais comme un filet irrégulier d'eau parmi les touches colorées des plastiques.

Mais les microplastiques ne restent pas à la surface parce que s'accrochent à eux des milliers de petits organismes vivants, parfois à peine visibles, qui s'en servent comme récif. Des algues minuscules, par exemple, qui attirent à leur tour d'autres organismes sensibles à leur présence. Toute une vie se forme sur un minuscule microplastique dans l'étang de Berre. Comme si chaque microplastique devenait à son tour un monde clos et paradoxal, à l'image de la lagune elle-même.

Une fois cette vie constituée, le microplastique devient lourd. Il coule. Il rejoint le fond de l'étang. Là où s'abritent les palourdes.

*

« Des fois on se dit que ce qu'il faudrait, c'est une dé-planification. Les gens sont un peu traumatisés des plans, ici. Ils voudraient qu'on les laisse tranquilles. »

*

Sur les rives, cheminées, usines complexes, torchères, raffineries: ces grandes cathédrales capitalistes, sans autre dieu que le mouvement et la transformation, et pourtant absolument immobiles et figées, rouillent lentement et se reflètent comme des mirages.

Mirages d'avenir déjà passés, mirages du passé qui ne passe pas.

Sur les rives, le Tétrodon mis au chômage contemple la Sainte-Victoire dans le lointain, et se désagrège lentement en micro-plastiques futurs.

Sur les rives, les anciennes traverses de chemin de fer en bois, qui ont assuré la prospérité de l'étang durant un siècle industriel, balisent désormais les chemins, étayent les passages au-dessus des roubines, les trous dans le cordon dunaire, pour les promeneurs rêveurs.

Les immenses bateaux polluant les océans ont rapporté de Chine de très belles méduses, effrayantes et inoffensives. Ils ont rapporté d'Amérique de très beaux crabes aux pinces bleues, voraces et agressifs.

Les palourdes les ont regardées arriver. Elles n'ont rien dit. La palourde parle peu.

*

« C'est un bon personnage, la palourde. »

Les bivalves, dont sont issues les palourdes, sont apparues bien avant que la Durance ne viennent remplir la cuvette de l'étang de Berre, et bien avant même que la Durance ne coule, bien avant que le glacier d'où elle tirerait sa source ne se constitue, bien avant que les Alpes ne s'élèvent, bien avant même que le continent se soit formé. Autant dire que les palourdes en ont vu d'autres, des apparitions.

Le pétrole n'existait pas du tout à ce moment-là. Il n'y avait pas assez de terre pour ça. Cela prit du temps, beaucoup de temps. Il faut de la terre et des sédiments aquatiques pour donner naissance au pétrole. Les lagunes et les deltas sont des zones particulièrement propices à la formation de sédiments, avec des restes de végétaux, comme des algues, et d'animaux, comme du plancton ou des palourdes. Ensuite, longtemps après, des couches supérieures et moins organiques de sédiments, brassées par les mouvements tectoniques de la terre, l'enferment sous un nouvel étage de sol, pour ainsi dire. Cela prend vraiment, vraiment beaucoup de temps. La création de l'étang, à côté, c'est une minute à côté d'un siècle. Nous, pendant tout ce temps on n'est pas là pour regarder, donc pour nous ça va vite de le dire. Et puis ensuite on arrive et on trouve d'abord les palourdes, puis le pétrole, qui en somme est constitué de restes de palourdes. Puis on fait tellement de choses avec le pétrole qu'on transforme les sédiments du fond de l'étang, là où s'abritent les palourdes.

Voilà, on en est là, précisément là.

Allez savoir ce que sera demain ce qu'on regarde aujourd'hui, cette vaste nappe qui miroite, irisée, huileuse, dans le soleil couchant. Miroir ou mirage?